

n. g. 158

LE OUI DES JEUNES FILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

IMITÉE DE L'ESPAGNOL,

PAR MM. DUPEUTY, DE VILLENEUVE ET JOUSLIN
DE LA SALLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU
GYMNASE DRAMATIQUE, LE 3 MARS 1823.

.....
PRIX : 1 fr. 50 c.
.....



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE, RUE
DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

—
1824.

128798-B^{le}

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DERMILLY , vieux Général retiré du service.	M. FERVILLE.
ADOLPHE , son fils, jeune Officier. . .	M. PERRIN.
SIMON , vieux Domestique attaché à Dermilly.	M. ÉMILE.
Mad. DE SURVILLE	Mad. GRANVILLE.
EMMA , sa Fille	Mad. DORMEUIL.
DENISE , petite Paysanne au service de Mad. de Surville.	Mlle. DEJAZET.

La scène se passe dans l'auberge d'une petite ville , à quinze lieues de Paris.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre du Gymnase , à **M. THÉODORE**, Bibliothécaire et copiste, au Gymnase.



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 2 mars 1824.

Par ordre de Son Excellence :

Le Chef adjoint,

COUPART.

De l'Imprimerie de **DAVID**, rue du Faubourg Poissonnière, n° 1

LE OUI

DES JEUNES FILLES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon d'Auberge. — Porte au fond. — Portes latérales. — Dans le fond, à gauche, une fenêtre. — A droite un banc. — A droite, sur le premier plan, une table et deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERMILLY, SIMON.

DERMILLY, *appelant.*

Simon... Simon?

SIMON, *paraissant.*

Présent, mon général.

DERMILLY.

Mme de Surville et sa fille sont-elles rentrées à l'auberge ?

SIMON.

Pas encore, mon général, vous savez bien qu'en passant par cette petite ville, Mme de Surville a voulu conduire sa fille chez une tante qu'elle n'avait pas revue depuis son enfance.

DERMILLY.

C'est bien, mais il est déjà onze heures du soir, et il me semble qu'elle y met le temps, car enfin... avec quelques instans de bavardage entre les deux vieilles.

SIMON.

Ah çà!... mais me direz-vous enfin quelle est votre idée, de vous arrêter dans cette auberge, à quinze lieues de Paris? Est-ce qu'ils s'agissait d'autre chose, dans ce voyage, que d'aller chercher mademoiselle Emma à cette pension si

retirée aux environs de Toulouse, où on l'élevait comme dans la retraite?

DERMILLY.

Oui, mon cher Simon... écoute-moi... tu m'as suivi dans mes campagnes, depuis, tu as été mon serviteur fidèle, ou plutôt, mon ami... ainsi, je puis te faire part d'un secret que, jusqu'à présent, je n'avais osé confier à personne... Il s'agit d'un mariage.

SIMON.

D'un mariage!

DERMILLY.

Oui... du mariage de la personne que tu aimes le mieux au monde; enfin, le prétendu... c'est moi.

SIMON, *le regardant.*

Vous!

DERMILLY.

Écoute donc... mon existence au château était un peu monotone... il y a si long-temps qu'une femme ne m'a dit: «*Je vous aime!*» Et puis tu connais le plaisir d'avoir une compagne, douce, timide, économe, soigneuse... et qui me délivrera de toutes ces gouvernantes méchantes comme des démons... Je sais bien que j'ai presque la soixantaine... mais n'importe, l'idée de ce mariage me rajeunit, je crois.

AIR d'Aristippe.

Dans mon printemps, j'ai fait mainte folie ;
 Mais je le sens, j'ai conservé mon cœur,
 Et je pourrai, sur le soir de ma vie,
 Voir luire encor un rayon de bonheur :
 Pour le vieillard qu'un long hiver assiége,
 L'Amour, parfois, conserve un souvenir ;
 Il est encor quelques fleurs sous la neige :
 En l'écartant, sa main peut les cueillir.

SIMON.

Si vous êtes bien sûr qu'elle vous aime...

DERMILLY.

Comment pourrait-elle en aimer un autre?... elle est sortie si rarement des murs de sa pension.

SIMON.

Mais au moins, avez-vous prévenu votre fils de ce beau projet ?

DERMILLY.

Du tout, du tout... je m'en suis bien gardé!... je tiens beaucoup à ce que tout le monde l'ignore, et surtout lui, avant que ce mariage ne soit terminé... et même de peur qu'il ne lui prenne envie de venir me surprendre, s'il apprenait quelque chose... dès mon arrivée au château, je vais lui écrire, et lui intimer l'ordre de rester à sa garnison.

SIMON.

Pourquoi donc craindre sa présence ?

DERMILLY.

Eh! d'ailleurs tu prends bien ton temps pour me parler de lui... dans le moment où je crains quelque dérangement de sa part... dernièrement encore, je croyais monsieur à sa garnison... pas du tout, il était je ne sais où... sans doute pour quelque amourette... mais enfin, c'est mon fils, je l'aime, et je... Mais qu'as-tu donc, Simon ?

SIMON.

Rien... c'est que je réfléchis, et je crains que vous ne retrouviez plus ce bonheur si pur, que nous goûtions dans notre retraite.

DERMILLY.

Bah! bah!... quelle idée!

SIMON.

Notre existence était si heureuse! vous l'avez- donc oublié!...

AIR des Comédiens, ou vaudeville des Blouses.

Des jours heureux qui charmaient notre vie,
Mon général, ne vous souvient-il plus ?
Craignez un jour, en f'sant cette folie,
D'vous préparer des regrets superflus.

Le temps trop tôt venait finir l'année,
Et tout le monde alors, grâce à vos soins,
Pouvait compter au bout d' chaque journée,
Un bienfait d' plus, un malheureux de moins.

Du villageois qu'assiégeait l'indigence,
 Nous apaisions la souffrance et la faim ;
 Du vieux soldat qui mourut pour la France,
 Nous consolions la veuve et l'orphelin.

De jeun's conscrits passaient-ils sur la route ?
 Nous accourions au bruit de leur tambour,
 En leur criant... » Les anciens ont la goutte
 « Soyez vainqueurs, amis, à votre tour. »

Leurs chants guerriers nous rendaient plus ingambes,
 Nous nous r'tracions l' temps d' nos premiers combats,
 Et le corps droit, en alignant nos jambes,
 Gâiment chez nous, nous rentrions au pas.

Puis du sommeil pour abrêger l'attente,
 Nous savourions, assis près du foyer,
 D'un punch brûlant la liqueur pétillante,
 Et le cigarre ami du vieux guerrier.

Exempts des maux que le plaisir écarte,
 De nos héros nous comptions les hauts faits ;
 Cherchant en vain un seul point sur la carte,
 Qui ne fut pas marqué par un succès.

Souvent ainsi nous attendions l'aurore,
 Et nous buvions en f'sant tous deux *chorus*,
 A la santé des brav's qui viv'nt encore,
 A la mémoire, des brav's qui ne sont plus.

Des jours heureux qui charmaient notre vie,
 Mon général, ne vous souvient-il plus ?
 Craignez un jour, en f'sant cette folie,
 D' vous préparer des regrets superflus.

DERMILLY.

Il est vrai que quelquefois je passais gâiment la journée...
 mais... mais nous la passerons plus gâiment encore.

SIMON.

Je le souhaite.

DERMILLY.

Tu verras... tu verras... ah ! ah ! Enfin j'entends, je
 crois, la voix de ces dames !... oui... les voilà... laissez-
 nous.

(*Simon sort.*)

SCÈNE II.

DERMILLY, M^{me} DE SURVILLE, EMMA,
DENISE, *Domestiques portant des paquets et des cartons.*

M^{me} DE SURVILLE, à Denise.

Denise... portez ces cartons dans la chambre de ma fille... (*Denise sort.*) Ah! vous voici, M. Dermilly; désolée de vous avoir fait attendre... Mais notre parente a été tellement enchantée de savoir que sa nièce épousait un homme de votre rang, qu'elle ne voulait pas nous quitter... Ah! je partage bien sa joie!... l'idée de ce mariage me fait un plaisir... Emma, que tu vas être heureuse!

DERMILLY.

Eh! bien, mademoiselle, vous ne répondez pas?...

EMMA, *timidement.*

La volonté de ma mère fût toujours la mienne, monsieur...

M^{me} DE SURVILLE.

Oui... elle veut dire par là que cet hymen lui cause beaucoup de joie.

DERMILLY.

Vous l'avouerais-je pourtant... tout ce qui manque à mon bonheur, c'est de n'être pas certain que mademoiselle éprouve la même satisfaction.

EMMA.

Je serais bien fâchée, monsieur, de vous causer de la peine; et...

M^{me} DE SURVILLE.

Sûrement; sûrement... tout l'avantage est de son côté... Elle, pauvre enfant qui n'a rien, ou presque rien... tandis que vous...

DERMILLY, à Emma.

Ah! mademoiselle! n'êtes-vous pas plus riche que moi?

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Vous possédez tout pour charmer,
Esprit, talents, grâce légère,
Sans le vouloir vous savez plaire ;
Mais moi... qui peut me faire aimer ?
Je n'ai, dans cet hymen étrange,
A vous offrir que mes biens, et mon cœur ;
Ah ! daignez, pour que tout s'arrange,
Les accepter... mais en échange,
Vous me donnerez le bonheur ;
Et je ne perdrai pas au change.

M^{me} DE SURVILLE.

Charmant, charmant... ah ! voilà, voilà de la galanterie de la vieille roche... aussi, imaginez-vous, mon cher Dermilly, que depuis hier je n'ai fait que parler à ma fille de vos vertus, de vos rares qualités, du bonheur de posséder un mari aussi accompli.

DERMILLY.

Et Emma, que répondait-elle à tout cela ?

M^{me} DE SURVILLE.

Rien... parce qu'une jeune personne ne peut dire avec ingénuité ce que son cœur ressent... Il serait déplacé, M. Dermilly, que ma fille, qui a été élevée selon mes principes... osât dire à un homme : « je vous aime. »

DERMILLY.

Bien... si c'était quelqu'un qui la connût à peine... mais celui dont elle va recevoir le nom dans quelques jours... Elle pourrait, je crois, avoir plus de franchise.

M^{me} DE SURVILLE.

Avec moi, elle en a bien davantage... A chaque instant, nous causons de vous... avec quel jugement elle parlait hier... Je ne sais ce que j'aurais donné pour que vous eussiez pu l'entendre.

DERMILLY.

Comment !... mademoiselle parlait de moi !...

M^{me} DE SURVILLE.

Oui... Et qu'elle pense bien, au sujet de la préférence que doit donner une demoiselle à un mari d'un certain âge, ayant de l'expérience, de . .

DERMILLY.

Bah!... elle disait cela.

M^{me} DE SURVILLE.

Non... c'est moi qui le lui disais... car ma fille, comme sa mère, son aïeule, sa bisainieule, sa trisaïeule, ne doit penser et dire que ce qu'on lui ordonne de dire et de penser, quand il s'agit de s'enchaîner pour jamais.

AIR : *N'y qu'à Paris.*

On disait : Oui,

On disait : Oui;

Au temps heureux de ma grand' mère;

Ce n'était pas comme aujourd'hui,

Aux parens seuls on voulait plaire.

Et lorsqu'un parti avantageux se présentait... la demoiselle ne considérait ni l'âge, ni le physique; elle se contentait de répondre... « Monsieur, demandez à papa... » demandez à maman... » Alors, si le papa et la maman consentaient, le futur, fût-il épouvantable... dût-on le détester, dès que les convenances s'y trouvaient...

Baissant les yeux d'un air poli,

On disait : oui;

On disait : oui.

Deuxième Couplet.

Mais le plus tendre des amans,

Venait-il vous peindre sa flamme,

S'il ne plaisait pas aux parens,

Cachant son chagrin dans son âme...

On pleurait... mais on se taisait... Et le galant, eût-il l'œil noir, le teint frais, la taille svelte et découplée... dansât-il à ravir le menuet, ou le caraco... eût-il tout ce qu'il faut pour tourner la tête... enfin,

Enfin fut-il un Apollon,

On disait : non;

On disait : non.

DERMILLY.

Bien, bien... Mais de grâce, madame, laissez, laissez parler votre fille... (à Emma) Si vous consentez, mademoiselle, à m'accorder votre main... que je l'obtienne de votre bouche, ce mot charmant... ce *oui*, auquel j'attache

tant de prix, et qui comblerait tous mes vœux... mais avant de répondre, songez bien que c'est pour toujours.

EMMA, *troublée.*

Monsieur... pardonnez...

M^{me} DE SURVILLE, *bas à Emma.*

Allons, parlez, ma fille... (*avec sévérité.*) Songez que votre mère vous écoute.

EMMA, *bas à sa mère.*

Quoi ! vous voulez...

DERMILLY.

J'attends...

EMMA.

Eh ! bien... eh ! bien... oui.

M^{me} DE SURVILLE.

Elle consent à tout.

DERMILLY.

Il est donc vrai.

M^{me} DE SURVILLE.

Emma, ma fille, ma chère fille, embrasse-moi... J'étais bien sûre que tu ne donnerais jamais que de la satisfaction à ta mère.

DERMILLY.

Le plaisir... l'émotion... je suis tout attendri... Allons, allons, retirons-nous... car si l'on venait dans cette salle, on rirait en me voyant pleurer comme un enfant... D'ailleurs, il se fait déjà tard... et après quelques heures de repos, nous devons partir cette nuit.

AIR : *Allons, loin de ce village (de Léonide).*

Quelqu'un pourrait nous surprendre,
Pour ce soir séparons-nous ;
Mais demain, sans plus attendre,
Emma nous serons époux.

EMMA, *à part.*

De l'hymen quand viendra l'heure,
Je comblerai tous leurs vœux ;
Et malgré moi, si je pleure,
Je détournerai les yeux.

ENSEMBLE.

Quelqu'un pourrait nous surprendre,
 Pour ce soir séparons-nous;
 Mais demain, sans plus attendre,

ENSEMBLE.	}	DERMILLY. — Emma, nous serons	} époux.
		M ^{ME} DE SURVILLE. — Vous serez tous deux	
		EMMA. — Vous deviendrez mon	

(*Dermilly sort avec Madame de Surville ; Emma les suit, et au moment où elle va sortir, Denise accourt, et la retient.*)

SCÈNE III.

EMMA, DENISE.

DENISE, *accourant.*

Mam'zelle, mam'zelle, vous êtes seule... ah ! tant mieux, j'ai quelque chose à vous dire.

EMMA.

Que me veux-tu ?

DENISE.

Imaginez-vous que tout à l'heure j'étais dans la salle des voyageurs, quand je vois descendre d'une chaise de poste un jeune homme, un bel officier, qui criait... qui s'emportait contre les garçons, de ce qu'ils ne lui donnaient pas des chevaux assez vite... Dans ce moment-là je prononce vot' nom par hasard... « Emma, s'écrie-t-il, tout de suite, Emma de Surville, elle est ici !... » Et puis il court, il appelle... il dit à l'hôtesse qu'il reste, qu'il ne veut plus partir.

EMMA.

Et a-t-il dit son nom ?

DENISE.

Oui, mam'zelle... il s'appelle... ah ! mon dieu !... attendez-donc... monsieur, monsieur Adolphe...

EMMA, *à part.*

Adolphe !... c'est lui.

DENISE.

Eh bien ! mam'zelle, comme vous vous troublez-donc !...

EMMA.

t'en prie, Denise, n'en dis rien à maman.

DENISE.

Quiens !... et quest-ce que vous voulez que je dise?... puisque je ne sais rien.

EMMA.

Et moi qui croyais qu'il m'avait oubliée.

DENISE.

Ah çà !... mais vous le connaissez-donc, ce jeune homme ?

EMMA.

Oui... je l'ai vu à un bal que donna ma maîtresse de pension, il y a un an, et depuis ce temps... oh ! mais bien malgré moi, je t'assure.

DENISE.

Ah ! oui... je comprends... la correspondance.

EMMA.

Ne crois pas au moins que je lui aye jamais répondu..

DENISE.

Non, non... j'sais c'que c'est aussi mam'zelle, moi... mais j'nai pas répondu non plus.. (*à part*) J'crois ben, je n'sais pas écrire.

EMMA.

Sans doute il aura appris mon départ... Et sais-tu d'où il venait ?

DENISE.

Oh ! de bien loin, mam'zelle, car il disait qu'il avait fait plus de cinquante lieues dans la journée... mais ce n'est pas étonnant.

AIR : Lise épous' le beau Gerance.

L'argent des amans fidèles

Aux postillons donn' des ailes ;

Et plus ils sont amoureux,

Plus les ch'vaux sont malheureux :

Qui, l'z'amans se r'trouv'nt au poste,

Fuss'nt-ils à cent lieues au d'là ;

On sait qu'l'amour et la poste

N'connaiss'nt pas ces distances-là.

(*On entend en dehors la voix d'Adolphe qui dit : non, non, je reste.*)

EMMA.

J'entends sa voix... comment lui apprendre?.. tâchons de l'éviter... Il n'est plus temps.

(*Au moment où Adolphe entre, Denisé sort.*)

SCÈNE IV.

EMMA, ADOLPHE.

ADOLPHE, *à la cantonnade, en entrant.*

Non, vous dis-je, plus de chevaux... je reste... une chambre. (*apercevant Emma*) Emma, je vous revois en ces lieux... ah! j'étais loin de m'attendre à tant de bonheur!

EMMA.

Vous ici!.. je ne reviens pas de ma surprise.

ADOLPHE.

Je conçois... mon arrivée vous étonne... mais vous allez tout savoir... il y a quelques jours, j'apprends qu'on vous avait emmenée de votre pension... étonné, inquiet de ce brusque départ, j'obtiens une permission de mon colonel... je quitte ma garnison de Toulonse, je vole sur vos traces, et dans quelques heures, j'allais être à Paris, quand j'ai le bonheur de vous retrouver ici.

EMMA, *à part.*

Il ne sait rien encore...

ADOLPHE.

Sans doute Mme de Surville vous a accompagnée... Je vais donc aussi faire connaissance avec elle... elle saura mon amour pour vous... elle apprendra que je viens d'obtenir un nouveau grade, de nouvelles distinctions, et j'espère...

EMMA.

Oh! je vous en prie, monsieur Adolphe, qu'elle ignore toujours...

ADOLPHE.

Eh bien! vous détournez les yeux.. Emma, votre cœur ne serait-il plus le même? mais ce ne serait peut-être pas à moi à vous en faire le reproche.

AIR de Julie.

Si vous avez oublié la promesse
 Que vous m'aviez faite entre nous,
 D'avoir pour moi toujours même tendresse,
 Je suis coupable ainsi que vous :
 J'avais juré sur l'honneur qui m'engage,
 De vous aimer toujours autant ;
 Mais je le sens, je manque à mon serment,
 Car je vous aime davantage.

EMMA.

Ah ! monsieur Adolphe, si vous saviez pourquoi je
 suis ici... pourquoi l'on m'emmène...

ADOLPHE.

Eh ! bien... voudrait-on vous ravir à mon amour?...
 aurais-je un rival ?

EMMA.

Hélas ! il est riche... et ma mère... ma mère le veut.

ADOLPHE.

Qu'entends-je !

EMMA.

Il est ici... dans cette auberge... il nous accompagne...
 j'ai promis... je me suis engagée... et demain sans doute...

ADOLPHE.

Il se pourrait !... mais non, je saurai lui disputer votre
 main... et s'il le fallait... rassurez-vous ; maintenant je suis
 ici pour vous défendre, pour vous délivrer... si vous par-
 tez demain ; je pars aussi... votre mère me connaîtra... et
 je pourrai compter sur l'appui d'un vieillard respectable
 et généreux... de mon père... ou plutôt mon ami... il est
 riche, très-riche aussi.

EMMA.

Ah ! que je suis heureuse de vous avoir retrouvé... sans
 vous, je n'avais plus d'amis sur la terre... je vous en prie,
 M. Adolphe, ne vous éloignez pas, restez près de moi...
 maintenant que vous êtes là, je commence à espérer.

ADOLPHE.

Oui, comptez sur moi... je ne vous abandonnerai ja-
 mais : je vous en fais le serment.

(*En ce moment on entend la voix de Simon qui parle
 très-haut.*)

EMMA.

J'entends quelqu'un... Dieu ! si l'on nous surprenait...
séparons-nous... (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V.

ADOLPHE, SIMON.

SIMON.

De la lumière... on y va , général , on y va.

ADOLPHE.

Je connais cette voix.

SIMON.

Ah ! ah !... un voyageur , je crois.

ADOLPHE.

Mais , je ne me trompe pas... c'est Simon , le vieux domestique de mon père... Par quel hasard ?

SIMON.

Comment , M. Adolphe ? vous ici !...

ADOLPHE.

Cela t'étonne... En effet , imagine-toi l'aventure la plus extraordinaire , la plus inconcevable... je me rendais à Paris , pour aller de là trouver mon père , et lui confier mon amour... mon amour éternel pour une femme accomplie... quand ce soir , j'ai le bonheur de retrouver ici même , dans cette auberge , mon Emma qu'on voulait me ravir.

SIMON, à part.

Qu'entends-je !... ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... en voici bien d'une autre maintenant...

ADOLPHE.

Mais heureusement me voici... Mon rival l'accompagne , m'a-t-elle dit... quel qu'il soit , qu'il craigne ma colère... car je le sais... seul , je suis aimé d'Emma... la séparer de moi serait la sacrifier.

SIMON.

Mais vous ignorez donc...

ADOLPHE.

Eh ! bien , que signifie ton embarras ?... tu le connais ce rival... il est homme d'honneur sans doute ; et demain il faudra bien...

SIMON.

Ah! M. Adolphe... si vous saviez... (*à part*) Pauvre jeune homme!

ADOLPHE.

Eh! bien, achève.

SIMON.

(*Fragment du Calife.*)

Bientôt vous allez l' voir paraître ;
J'entends sa voix, il vient, je crois ,

ADOLPHE.

Je vais donc enfin le connaître ,

SIMON.

Tenez..... C'est lui, je l'aperçois.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DERMILLY.

DERMILLY, *en entrant.*

Mais apporte donc la lumière ,
C'est assez attendre, j'espère.

SIMON.

Me voici, monsieur, me voici.

ADOLPHE, *reconnaissant Dermilly.*

O ciel! mon père.....

DERMILLY, *reconnaissant son fils.*

Adolphe ici?

ENSEMBLE, *à part.*

ADOLPHE.

Quel tourment agite mon ame!
Quoi! mon Emma serait sa femme!
Ah! pour mon cœur quel coup fatal,
Mon père hélas! est mon rival.

DERMINY.

Ah! quel trouble agite mon ame!
Mon fils va connaître ma femme;
Pour moi quel contretemps fatal!
Ce soir il arrive bien mal.

SIMON.

Ah! quel trouble agite leur ame!
Tous deux aiment la même femme;
De son père le fils est l' rival;
Hélas! tout ça finira mal.

DERMILLY.

Adolphe ! par quel hasard en ces lieux... sans ma permission ?

ADOLPHE.

Mon malheur seul m'y a conduit, mon père.

DERMILLY.

Là!... j'allais être heureux... il me fallait ce contre-temps... de nouveaux chagrins pour moi toujours...

SIMON.

Vous ignorez sans doute...

DERMILLY.

Tais toi... je ne te demande rien... (*à Adolphe*) viens ici ; dis-moi, qu'y a-t-il?... quel est ce malheur dont tu me parlais ?

ADOLPHE.

Rien... la peine de vous déplaire par ma présence... quand j'espérais au contraire vous surprendre agréablement par mon arrivée au château, et vous dire... et m'en retourner satisfait de vous avoir vu.

DERMILLY, *à part.*

Il choisissait bien son moment. (*Haut*) Il n'y a rien de plus ?

ADOLPHE.

Non, mon père.

DERMILLY.

Cependant qui peut permettre qu'un officier s'absente ainsi de son corps quand il lui plaît... je prendrai mes mesures pour que ces folies ne se renouvellent pas... Ce que vous avez à faire maintenant ; c'est de partir à l'instant même.

ADOLPHE.

Mais...

DERMILLY.

A l'instant même... Vous ne passerez pas ici la nuit.

SIMON.

Mais, mon général...

DERMILLY.

Je t'ai déjà dit de te taire... Prends ses bagages, et porte-les dans une autre auberge?... Va, et dépêche-toi ?

(*Simon sort.*)

Le Oui des jeunes Filles.

2

SCÈNE VII.

DERMILLY , ADOLPHE.

DERMILLY , *avec émotion.*

Enfin , quand je l'ordonne , je sais bien ce que je fais... Ne sens-tu pas que c'est pour ton bien?... Et ne va pas t'affliger pour cela , ni croire que c'est faute d'attachement ; tu sais combien je t'aime... combien je t'ai toujours aimé... en te conduisant comme tu le dois , je t'aimerai davantage encore ; je continuerai d'être ton ami... toujours ton ami.

ADOLPHE.

Oui... oui , je saurai mériter ce titre.

DERMILLY.

C'est bien... Maintenant obéis à l'ordre de ton père... Simon te conduira... et ne va pas t'aviser de revenir ici , sous aucun prétexte ; ni de rentrer dans la ville... prends-y garde... et à trois ou quatre heures du matin , tu partiras.

ADOLPHE.

Oui.

DERMILLY.

J'ai ta parole ?

ADOLPHE.

Je vous la donne.

DERMILLY.

Allons , allons , oublie le passé.. je me suis un peu fâché ; mais maintenant c'est fini. As-tu quelques dettes ? te manque-t-il quelque chose ? je vais écrire à mon banquier qu'il te compte deux cents louis sur mon ordre... Eh ! bien , maintenant , tu pars content ?

ADOLPHE.

AIR : *Ce que j'éprouve , etc.*

En revenant auprès de vous ,

J'avais revu tout ce que j'aime ;

Il faut vous fuir à l'instant même ,

Vous le voulez , séparons-nous.

Ah ! vous me plaindriez peut-être ,

Si devinant ,

En cet instant ,

Et mes regrets , et mon tourment ;

Comme moi , vous pouviez connaître ,

Ce que je perds en vous quittant.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DERMILLY, *seul.*

Pauvre garçon!... il a toujours cette même soumission, ce même respect pour son père... Ah! qu'il m'en a coûté! (*Il essuie ses yeux*) Enfin, il est parti.

SCÈNE IX.

DERMILLY, SIMON.

DERMILLY, à *Simon qui entre.*

Ah! te voilà, Simon... je n'ai pas voulu rentrer avant de savoir si mon fils était réellement parti.

SIMON.

Oui, monsieur; il n'est plus ici.

DERMILLY.

Bon! Ah! maintenant je suis tranquille; et j'espère que désormais rien ne s'opposera plus à mon bonheur.

SIMON.

Votre bonheur!...

DERMILLY.

Te voilà encore avec tes craintes... Pourquoi ne m'aimerait-on pas?... car enfin, toi, Simon, qui m'as suivi dans mes campagnes, tu dois savoir que dans ma jeunesse, on me citait pour mes galants exploits. Eh! pardieu, tiens... te rappelles-tu le jour où nous arrivâmes à Namur? il y avait tant de jolies filles, que l'autorité de l'endroit voulait me faire mettre aux arrêts par mesure de sûreté... Eh! eh! eh!

SIMON.

Oui; mais retournez à Namur, vous verrez que ces jeunes filles-là maintenant sont au moins des grand' mères.

DERMILLY.

Du tout, du tout. Tu n'as pas oublié, non plus, je pense, notre première guerre d'Allemagne?

AIR : *T'en souviens-tu.*

T'en souviens-tu, mon vieux, dans chaque ville,
A peine entré, j'avais vingt rendez-vous ?
Et la conquête alors la moins facile,
Venait se rendre au premier billet doux.

SIMON

Oui, nous trompions plus d'un barbon crédule,
Et vous m' disiez en riant des jaloux ;
• Qu'un vieux mari, mon cher, est ridicule ! •
Mon général... Vous en souvenez-vous ?

DERMILLY.

Bah ! bah ! et plus tard encore.

Même air.

T'en souviens-tu ?... C'était en Italie,
D'un vieux major la femme m'adora ;
Cette beauté si tendre, si jolie,
Avait seize ans... l'âge de mon Emma.

SIMON.

Oui, j' men souviens, cette femme charmante,
Avait seize ans, c'est vrai... Mais son époux,
Ainsi que vous, j' crois, en avait soixante ;
Mon général, vous en souvenez-vous ?

DERMILLY.

Allons, silence... je te dis qu'elle m'aime ! entêté !...
Mais, quel est ce bruit?... N'as-tu pas entendu ouvrir la
porte ?

SIMON.

En effet... j'entends même le froissement d'une robe.

DERMILLY.

Des femmes à cette heure ! qu'est-ce que cela veut dire ?
Allons, souffle cette bougie, et écoutons.

SIMON.

Oui. (*Il souffle les bougies qui sont sur la table.*)
(*Nuit complète au théâtre.*)

SCÈNE X.

Les Mêmes, EMMA, DENISE.

DENISE.

Par ici, par ici, mam'selle... venez donc... n'y a personne... et vot' maman dort.

(*Elle va ouvrir la fenêtre.*)

EMMA.

Pourquoi?... puisque tu m'as dit qu'il était parti... Après le serment qu'il m'a fait de rester près de moi, de me défendre, de me protéger.

DENISE.

Quand j' vous répète qu'il m'a dit en passant qu'il voulait vous faire un dernier adieu.

DERMILLY, à part.

J'ai entendu sa voix.

SIMON, bas à Dermilly.

C'est vot' femme.

(*On entend, en dehors de la fenêtre, un signal; on frappe trois fois dans la main.*)

EMMA.

Quel est ce bruit?

DENISE.

Eh ben! mam'selle, c'est lui.... c'est le jeune homme.

EMMA.

Que dis-tu?

DENISE, à la fenêtre.

Chut donc! mam'selle... v'là qu'il parle.

EMMA.

Ne réponds pas.... si on allait entendre.

DENISE, parlant en dehors de la fenêtre.

Hein!.... plaît-il?... Comment, vous partez pour toujours?

EMMA, à part.

Il est donc vrai!... Malheureuse!... malgré ses sermens!

DENISE, parlant toujours à la fenêtre.

Une lettre, dites-vous?

EMMA.

Je ne la reçois pas.... je ne veux pas la recevoir.
(*On lance une lettre par la fenêtre.*)

DENISE.

Ah ! mon Dieu ! v'là qu'il l'a jetée... elle est tombée par-là... je crois.

EMMA.

Je ne veux pas la lire... Referme la fenêtre, te dis-je... Puisqu'il part, puisqu'il m'abandonne, je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre... je renonce à lui pour jamais.

DENISE, *fermant la fenêtre.*

Mais, mam'selle, pourtant faut bien la ramasser... si elle allait tomber entre les mains de quelqu'un.

ENSEMBLE.

AIR : *Soutiens mon courage, ô ma mère (de Léonide.)*

Il fait nuit, (bis)

Taisons-nous, pas de bruit,
Cherchons bien.

Trouves-tu ?	} Non je ne trouve rien.
Trouvez-vous ?	

DENISE, *cherchant.*

Eil' doit êtr' par là, je pense.

EMMA.

Non, tiens, c'est plutôt par ici.
Surtout ayons de la prudence !

DERMILLY.

De ce côté, cherchons aussi.

(Simon en se baissant rencontre Denise.)

DENISE, *s'éloignant et jetant un cri.*

Ah !

EMMA.

Qu'as-tu donc ?

DENISE.

De sang j' n'ai plus un' goutte,
J'ai vu, j'ai vu, mon Dieu, quelle frayeur !
Deux grands yeux noirs, un' figur' à fair' peur.

DERMILLY, *bas à Simon.*

Tu te seras montré sans doute.

Reprise.

EMMA.

Sauvons-nous, il fait nuit ;
 Mais surtout pas de bruit :
 Soutiens-moi,
 Car je me meurs d'effroi.

(bis.)

DENISE.

Sauvons-nous, il fait nuit ;
 Mais surtout point de bruit.
 Suivez-moi,
 Et calmez votre effroi.

(bis.)

DERMILLY ET SIMON.

Taisons-nous, il fait nuit,
 Ne faisons pas de bruit ;
 Leur effroi
 Les a fait fuir, je croi.

*(bis.)**(Emma et Denise rentrent.)***SCÈNE XI.**

DERMILLY, SIMON.

DERMILLY.

Comment ! elle me trompait à ce point !

SIMON, *qui a continué de chercher, trouve la lettre et la ramasse.*

Monsieur ! monsieur ! la voilà, cette lettre, je crois.

DERMILLY.

Bien... donne-la moi ; et va chercher la lumière qui est restée dans ma chambre. Surtout ne parle à personne de ce qui s'est passé, je te l'ordonne.

(Simon sort.)

DERMILLY.

Seize ans... un air d'innocence, et élevée dans la retraite... Quel est le coupable, d'elle, de sa mère... ou de moi ?

SCÈNE XII.

DERMILLY, DENISE, puis SIMON.

DENISE, *entrant à tâtons.*

Il n'y a plus personne, je crois. Tâchons de retrouver cette maudite lettre, car mam'selle est dans une inquiétude...

(Elle s'approche de la fenêtre et cherche par terre).

SIMON, *entrant avec de la lumière.**(Jour au théâtre.)*

Monsieur, voici la lumière.

DENISE, *à part.*

Aye! aye! aye, je suis prise.

SIMON.

Oh! oh! vous voilà, la belle.

DENISE.

Ah! mon Dieu! c'est ce vilain M. Simon qui faisait de si gros yeux noirs.

DERMILLY, *s'approchant d'elle par derrière.*

Que venez-vous chercher ici, pendant la nuit?

DENISE.

Oh! là! là! et M. Dermilly aussi!

DERMILLY.

Eh bien? répondez-vous?

DENISE.

Pardon, excuse... messieurs, c'est que... voyez-vous, je... *(à part.)* Qu'est-ce que je vais donc leur dire? *(Haut.)* Je... Enfin, depuis quequ' temps, faut apparemment que j'aie des idées comme ça sus quelqu'un... mais je ne peux pas dormir, quoi! c'est plus fort que moi. *(à part, et regardant de temps en temps autour d'elle.)* Je n'vois rien.

DERMILLY.

Allons, c'est bien... votre maîtresse!

DENISE, *toujours embarrassée.*

Mam'selle! Monsieur... mais elle est endormie, je crois; cependant je ne suis pas bien sûre.

SIMON, *à part.*

Ouais ! fine mouche.

DERMILLY.

Enfin, n'importe... Allez lui dire que je veux lui parler à l'instant.

DENISE.

J'y vas, monsieur... j'y vas. (*à part.*) Ils ont trouvé la lettre, c'est sûr... Oh ! ces vieux garçons... c'est le Diable pour leur faire accroire quelque chose. Dieu ! j'aime bien mieux les jeunes, ça s'attrape plus facilement.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

DERMILLY, SIMON.

DERMILLY.

Pourquoi suis-je venu ici ? Maudite curiosité ! elle vient de détruire tout mon bonheur... Et cet amant !... Je tremble de deviner... Allons, voyons, lisons... (*il lit la lettre.*) Que vois-je !... oh ! il l'aimait... il ose le lui répéter encore ! et ces sermens qu'il lui rappelle, ce dévouement qu'il montre pour moi... Malheureux !... Allons, allons, il faut faire cesser cette situation pénible. Simon, cours à l'auberge où tu as conduit mon fils... ou s'il est encore là, tu lui diras que son père veut le voir ; et surtout silence : va...

(*Simon sort.*)

SCÈNE XIV.

DERMILLY, *seul.*

Elle me détestait ! et sa mère ! voilà ce qu'on appelle bien élever une demoiselle. On s'obstine à vouloir que l'âge et le caractère n'aient aucune influence sur leurs inclinations, pourvu qu'elles ne disent pas ce qu'elles sentent ; pourvu qu'elles se prêtent à prononcer un oui parjure ; l'on appelle une excellente éducation celle qui leur impose la crainte et la dissimulation. Voici Emma ; voyons si réellement elle me trompait.

SCÈNE XV.

DERMILLY, EMMA.

(Le jour commence à paraître.)

EMMA, à part, en entrant.

Que veut-il? N'importe, il est parti, je suis résignée à tout.

DERMILLY.

Approchez, Emma, approchez.

EMMA.

Vous m'avez fait demander, monsieur; et je m'empresse de me rendre à vos ordres.

DERMILLY.

Bien, je vous remercie. Mais pourquoi ce trouble en ma présence? Vous tremblez, je crois.

EMMA.

Devant vous? pourquoi, vous êtes si bon.

DERMILLY.

Vous auriez tort de me craindre en effet, car vous n'avez pas un ami plus sincère.

EMMA.

Non, je crois que personne sur la terre ne m'aime autant que vous.

DERMILLY.

Oui... oh! oui... mais vous avez seize ans... moi, j'en ai... j'en ai... enfin notre âge est bien différent... jusqu'à présent je ne vous avais parlé qu'en présence de votre mère... répondez-moi franchement; si l'on vous avait laissée libre de votre choix, est-ce bien moi que vous eussiez pris pour époux?

EMMA.

Maintenant... je vous jure que je n'en épouserai pas un autre.

DERMILLY.

Quoi! vous ne connaissez pas quelqu'un plus jeune... que vous aimez davantage... et qui vous paie d'un tendre retour?

EMMA, à part.

Il sait tout... (*Haut à Dermilly*) Monsieur, j'ai dit :
Oui.. je vous épouserai.

DERMILLY.

Allons, Emma, un peu de confiance.

Air de Renaud de Montauban.

Vous pouvez, sans crainte, je croi,
Verser vos chagrins dans mon âme;
Car, si j'ai reçu votre foi,
Vous n'êtes pas encor ma femme :
Daignez donc m'apprendre aujourd'hui,
Qui peut ici causer votre martyre ?
A son mari ce qu'on ne doit pas dire,
On peut le dire à son ami.

EMMA.

Même air.

Ma mère ma dit : « Je le veux, »
Et je suivrai la loi qu'elle m'impose ;
Si je ne puis combler vos vœux,
N'en demandez jamais la cause :
Lorsqu'à mon sort vous allez être uni,
Ah ! mon secret sur mes lèvres expire....
A son ami ce que l'on pourrait dire,
On doit le taire à son mari.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, SIMON, ensuite ADOLPHE.

SIMON, à Dermilly.

Monsieur... il est là.

DERMILLY.

Bon... qu'il entre... et toi, sors, et va tout préparer
pour notre départ. (*Simon sort*). (*à Adolphe qui entre*)
Ah ! c'est vous Adolphe... vous allez me dire, sans doute,
quel motif vous a retenu ici, malgré ma défense ? Où avez-
vous été cette nuit ?

ADOLPHE.

A l'auberge que vous m'aviez indiquée.

DERMILLY.

Vous n'en êtes pas sorti ?

ADOLPHE.

Si, mon père.

DERMILLY.

Pourquoi ?

ADOLPHE.

Le devoir me faisait une loi de parler à une personne.

DERMILLY.

Le devoir !...

ADOLPHE.

Oui, mon père ; et je ne pouvais m'éloigner, sans lui faire connaître la cause de mon départ.

DERMILLY.

Comment !... au milieu de la nuit... à trois heures du matin ?

ADOLPHE.

Eh ! bien... si vous savez tout... pourquoi m'empêcher de quitter ces lieux ?... c'eut été le moyen d'éviter une explication dont ni vous ni moi ne pouvons sortir satisfaits.

DERMILLY.

Bien... mais tu dois penser maintenant qu'il est temps de renoncer à tes espérances...

ADOLPHE.

Oui... mon père...

DERMILLY.

Si tu l'aimes, je l'aime aussi moi... sa mère et toute la famille applaudissent à ce mariage... quant à elle... quels que soient ses sermens envers toi, tout à l'heure elle vient encore de me jurer qu'elle était prête à obéir à sa mère... et à me donner sa main.

ADOLPHE.

Et... son cœur ?

DERMILLY.

Adolphe... Adolphe...

ADOLPHE.

Je ne pouvais, je le sais, prononcer ce mot sans vous offenser... aussi je vous en supplie, finissons un entretien pénible... la plus grande preuve que je puisse vous donner

de mon obéissance et de mon respect... c'est de m'éloigner pour toujours.

AIR : *Tendres échos.*

Bientôt je crois , dans de nouveaux combats ,
 J'irai braver les hasards de la guerre ;
 Je veux alors , en trouvant le trépas ,
 Songer encor au bonheur de mon père.
 Mais l'honneur parle et me dit de partir ,
 Je suis soldat , et je sais obéir.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, SIMON, M^{me} DE SURVILLE et DENISE, Domestiques, *portant des paquets.*

SIMON.

Monsieur, ces dames sont prêtes; et les chevaux sont à la berline.

M^{me} DE SURVILLE.

Ah! vous voilà, monsieur Dermilly.

DERMILLY.

Mesdames, nous allons partir; mais avant, j'ai à vous faire part d'une petite aventure qui m'est arrivée, et qui nous intéresse tous. Madame de Surville, prenez place sur ce fauteuil... vous, Emma, là, près de moi... Adolphe, de ce côté... toi, aussi, Simon... je veux que tout le monde m'écoute. (*Tout le monde s'assied*). Apprenez que ce matin, j'ai reçu une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre; elle m'est parvenue par une voie un peu extraordinaire, il est vrai... par la fenêtre!

M^{me} DE SURVILLE.

Comment! comment, par la fenêtre!

DERMILLY.

Cela vous étonne, je le vois... je vous avouerai que j'en fus encore plus surpris que vous... pourtant, comme cette lettre était sans adresse, j'ai pensé qu'elle m'était destinée... je l'ai ouverte; je l'ai lue... et voici ma réponse... Ecoutez... quelqu'un que vous connaissez tous, avait pensé qu'on pouvait inspirer de l'amour eu cheyeux blancs... celle

qu'il aimait, lui avait laissé croire à cette douce chimère... la jeune fille commettait une grande faute, puisque son cœur appartenait à un autre... le vieillard une plus grande imprudence encore... heureusement le hasard vint détruire son illusion... Qu'eussiez-vous fait à sa place? il l'aimait trop pour causer son malheur... voilà donc qu'elle fut sa conduite... (*prenant la main d'Adolphe*) Il prit la main de son fils, et lui dit : « Tu m'aimes tendrement, » je le sais; tu me l'as prouvé par un sacrifice bien cher, » et je te dois une récompense... » Ensuite il se tourna vers la jeune fille, qui rougissait et baissait les yeux... « Vous m'êtes trop chère, lui dit-il, pour me séparer de » vous; vous ne m'aimeriez pas en devenant ma femme; » vous m'aimerez en devenant ma fille... »

M^{me} DE SURVILLE.

Ah! ça, mais que veut dire?...

DERMILLY.

Que je suis vieux, que nos enfans s'aiment... que je leur donne tout mon bien... et que vous aviez tort de contraindre votre fille... Allons, allons, ne pensons plus à nos erreurs.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Passe-partout*.

DERMILLY.

A vingt-cinq ans, on peut aimer et plaire,
 A trente encore inspirer des désirs;
 A quarante ans, on est époux et père,
 Même à cinquante il reste des plaisirs :
 Mais à l'amour on ne peut plus sourire,
 Quand par les ans notre front est glacé;
 Oui, je le sens... à soixante il faut dire :
 » Oublions... (*bis*) ce qui s'est passé.

SIMON.

A son ami, qui brille en équipage,
 Un pauvre diable allant à pié,
 En le voyant, criait sur son passage :
 « Rappelle-toi not' serment d'amitié.

- A ma mémoire, dit l'autre, il se retrace,
- Mais ce serment, quand je l'ai prononcé,
- Je n'étais rien... maint'nant je suis en place,
- Oublions (*bis*) ce qui s'est passé.

M^{me} DE SURVILLE.

Au temps heureux de la galanterie,
 J'étais comme la fleur des champs;
 J'avais alors pour me trouver jolie,
 Tous les miroirs et tous les jeunes gens :
 Ils me disaient : « En vous, tout doit séduire, »
 Mais aujourd'hui, le monde est renversé :
 Hommes, miroirs, ne savent que me dire :
 Oublions (*bis*) ce qui s'est passé.

ADOLPHE.

Pour leur bon cœur, comme pour leur courage,
 Depuis long-temps nos soldats sont connus ;
 On les vit, après le carnage,
 Tendre la main aux ennemis vaincus :
 Ils s'écriaient dans les champs de la guerre,
 En secourant plus d'un pauvre blessé :
 « Ce malheureux pour nous n'est plus qu'un frère ;
 • Oublions (*bis*) ce qui s'est passé. »

DENISE.

Un fanfaron, pour prix de sa jactance,
 Reçut un bon soufflet, dit-on ;
 Et sur le champ de cette offense,
 On voulut lui rendre raison.
 « Non pas, mon cher, franch'ment ici j' l'avoue,
 • Ce soufflet ne m'a point blessé,
 S'écria-t-il, en se frottant la joue ;
 • Oublions (*bis*) ce qui s'est passé. »

EMMA, au Public.

**Si le public, avec quelqu'indulgence,
Ce soir ici daigne nous accueillir,
Ah! nos auteurs, avec reconnaissance
En garderont toujours le souvenir :
Mais si pour eux la critique est sévère,
Se soumettant à l'arrêt prononcé,
Ils se diront : en cherchant à mieux faire :
• Oublions (*bis*) ce qui s'est passé. •**

FIN.